



HAL
open science

Animer l'espace public ? Une question pluridisciplinaire de recherche

Pascale Pichon, Jean-Paul Thibaud

► To cite this version:

Pascale Pichon, Jean-Paul Thibaud. Animer l'espace public ? Une question pluridisciplinaire de recherche. *Ambiances: Revue internationale sur l'environnement sensible, l'architecture et l'espace urbain*, 2017, Animer l'espace public ? Entre programmation urbaine et activation citoyenne, 3, <https://journals.openedition.org/ambiances/903>. 10.4000/ambiances.1039 . hal-01878779

HAL Id: hal-01878779

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01878779v1>

Submitted on 26 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Animer l'espace public ? Une question pluridisciplinaire de recherche

Livening up the public space of the city? A multidisciplinary question of research

Pascale PICHON, Jean-Paul THIBAUD

Pascale Pichon, professeure de sociologie à l'Université de Lyon-Jean Monnet à Saint-Étienne est chercheuse au centre Max Weber-UMR 52-83, et responsable de l'équipe⁴ de recherche dont la thématique scientifique transversale porte sur les « cultures publiques ». Ses travaux personnels empiriques portent sur l'urbanité contemporaine jusque dans ses situations les plus extrêmes (le sans-abrisme), sur la grammaire de l'action publique ainsi que sur les catégories de l'expérience. Ses travaux sur l'approche sensible des espaces urbains l'ont conduite à explorer le champ des cultures scientifiques publiques à l'articulation des sciences sociales et des disciplines de l'art et du design.

Jean-Paul Thibaud, directeur de recherche au CNRS, est chercheur au CRESSON, UMR 1563 « Ambiances, Architectures, Urbanités ». Son domaine de recherche porte sur la théorie des ambiances urbaines, la perception ordinaire en milieu urbain, l'ethnographie sensible des espaces publics, l'anthropologie du sonore, les méthodes d'investigation *in situ*. En 2008 Jean-Paul Thibaud a fondé le Réseau International Ambiances. Il a récemment publié un livre intitulé *En quête d'ambiances. Éprouver la ville en passant* (Genève: MétisPresses, 2015).

Préambule

Naples, voyage d'étude, janvier 2015.

Trois enseignants issus de disciplines différentes – architecture, sociologie, design¹ – mettent leurs pas dans ceux des écrivains napolitains et des voyageurs étrangers qui n'ont eu de cesse de décrire l'agitation de la ville, son identité multiple, l'énergie vitale des habitants des quartiers populaires centraux, dévoilant comme par anamorphoses ininterrompues un peu de l'âme napolitaine (Schifano, 2007). À leur tour, ils sont saisis par les ambiances contrastées, si particulières, de cette ville, d'autant qu'en ces jours lumineux de l'hiver méditerranéen, le décès d'un célèbre chanteur napolitain, Pino Daniele, a fait déplacer une foule bigarrée jusqu'à la place Plebiscito, allumer les bougies et fredonner dans la nuit hivernale en petits groupes rassemblés en son hommage. Au même moment, en France, les attentats terroristes contre Charlie Hebdo, la fusillade à Montrouge, puis les prises d'otage amplifiaient la rumeur urbaine, et d'une ville à l'autre endeillée, les espaces publics meurtris ne se désemplissaient plus. Les téléphones portables augmentaient les réseaux où s'échangeaient les stupeurs et les points de vue sensibles sur l'événement terroriste. La ville de Naples, à ce moment là, incarnait toutes les villes, ou plutôt *la ville*, « cet être à la fois identique et changeant [...], cet extraordinaire composé de stabilité et de mouvance, de force gravitationnelle et d'agitation aléatoire, cette micro-géographie de points discordants et d'échos silencieux » (Bailly, 2013, p. 21). Elle semblait alors contenir en son golfe ouvert, les flux des foules en marche, d'un pays à l'autre, d'un monde à l'autre.

¹Alessandra Cirafici, architecte qui participe à ce numéro, a accueilli et guidé les pas de ce groupe composé de Jean-Sébastien Poncet, designer, Silvana Segapeli, architecte, et Pascale Pichon, sociologue.

C'est dans cette concordance-discordance là, alors que l'histoire s'accélérait brusquement, que la question de l'animation de l'espace public, grave ou joyeuse, s'est imposée de façon plus directe dans nos réflexions de pédagogues et de praticiens sur la conception urbaine.

Saint-Étienne, un an plus tard.

Un appel à projets est proposé par des entrepreneurs et commerçants stéphanois² aux étudiants du master Espace public sous la forme d'une question : comment penser « l'attractivité par le design³ » d'une place publique située au centre de la ville de Saint-Étienne – la place Dorian ? Au fondement de cette sollicitation, ces acteurs économiques, dont les sièges de leur entreprise sont installés au pourtour de la place ou à ses alentours, déplorent l'absence d'animation, voire la tristesse qui se dégage d'une vie urbaine perçue au ralenti. Ils énoncent tout à la fois des problèmes d'usage et d'esthétique alors même que cette petite place, contiguë à la place de l'Hôtel de ville, a été réaménagée par une agence d'architectes urbanistes⁴. Ils nous donnent ainsi à distinguer que ce ne sont pas les qualités intrinsèques de la place qui sont en cause mais quelque chose d'autre : ne serait-ce pas l'esprit des lieux qui se serait absentée ? Se fait jour l'attente d'une place animée pour résoudre un problème identifié comme celui d'une ville en perte de densité et d'attractivité démographique en son centre, et de dynamisme des commerces insuffisamment diversifiés.

Naples et Saint-Etienne : ces deux villes, *a priori* sans lien entre elles, nous livrent pourtant, dans ce numéro, deux contributions fort différentes introduisant une réflexion conjointe sur le rapport entre « animation » et « populaire », au double sens de ce qui rassemble le plus grand nombre, et de culture populaire. Athènes, Madrid, Grenoble, Paris : ces villes font également l'objet d'études de cas et les auteurs tracent aussi quelques ponts entre elles grâce aux figures de l'animation urbaine qu'ils nous proposent. Mais avant cela, leur simple évocation souligne combien ce qui nous attache aux villes n'est pas toujours directement accessible à notre entendement premier. Nous les fréquentons, les aimons ou les renions pour certains de leur caractères : leur histoire, leur patrimoine, leur morphologie, leur architecture ou encore leurs climats. Et il nous faut également ajouter : leur vie animée. Or, comment aborder cette caractéristique de la vie urbaine que la notion d'ambiance semble parfois recouvrir ? Comment cerner ce qui peut s'apparenter à un phénomène urbain ? Comment envisager ce qui s'observe aussi comme le résultat d'un processus d'aménagement ? Le dessein d'animer l'espace public ouvre-t-il au désir de ville ? Notre urbanité en est-elle réactivée, réinventée, ré-enchantée ? Ou, à contrario, plus encadrée, normée ou contrôlée ?

Éléments de cadrage

Les approches et premiers questionnements que nous venons de rappeler nous ont d'emblée sembler mériter une suite. La thématique de l'animation des espaces publics constitue en effet un objet pluridisciplinaire dont la communauté scientifique peut se saisir⁵. Dans ce numéro

² Leur appel à projet concernant l'espace public et son animation est assez inédit d'ailleurs, si l'on pense qu'il ne s'agit pas là par exemple d'un collectif de lutte pour la sauvegarde d'un patrimoine écologique ou historique, ou bien encore d'un collectif d'artistes qui investissent un chantier ou proposent des scénarios d'usage différents des places de parking.

³ Selon les termes employés par les commanditaires. Le design est devenu le leitmotiv de toute image promotionnelle de cette ville post-industrielle. Nous avons accompagné les étudiants dans ce projet.

⁴ Professionnels réputés et récompensés il y a peu par le grand prix de l'urbanisme. Il s'agit de l'agence Bonnet.

⁵ Ce numéro prolonge un colloque international qui s'est déroulé pendant la Biennale internationale du design à Saint-Étienne en mars 2015, à l'initiative d'enseignants-chercheurs du Master « Espace public. Design, architecture, pratiques » et de l'Université Aversa de Naples et en coopération avec l'ENSASE, l'ESADSE, le Centre Max Weber-UMR 5283 et le CRESSON-UMR1563.

spécial de la revue *Ambiances*, nous entendons l'interroger plus précisément sous différents aspects, à l'articulation des lieux et des temporalités qui mettent en scène une pluralité d'actions et d'acteurs.

Nous voudrions tout d'abord considérer combien les actions d'animation – sans conjecturer, à ce stade de la réflexion, de leur contenu précis et quelle que soit leur envergure dans l'espace et le temps – engagent une réflexion nécessaire sur l'attention et le soin portés aux espaces publics. Cette remarque nous conduit à ne pas seulement circonscrire l'espace public à l'espace matériel des usages et des pratiques qui forgent l'ordre des urbanités (Goffman, 2013) mais à l'envisager, dans le même mouvement conceptuel d'une prise en compte sensible de ses qualités, comme l'espace du politique, au double sens du terme : du gouvernement urbain et des choix économiques afférents ; de l'institution du « commun », comme « partage du sensible » (Rancière, 2000) de l'espace public. En tant que bien commun, l'espace public n'en est pas moins fragile car plus que jamais en prise aux risques d'appropriations propriétaires qui défendent des formes dominantes d'animations publicitaires et aseptisées ; le prétexte de propreté appelé à grand renfort pour le « bien-être » de tous écarte en ces cas tout intrus indésirable, objet et humain⁶. C'est pourquoi, dans cette perspective, les usagers ne doivent non pas seulement être définis par l'usage qu'il font des lieux ouverts à tous mais bien par « une certaine relation [qu'ils ont] avec la sphère publique » (Jeannot, cit. par Joseph, 2004, p.14).

Cette attention et ce soin prodigués font écho, dans l'expérience de tout un chacun, à une attente commune qui prépare, sur le versant des aménités urbaines, les plaisirs d'urbanité : franchissement des seuils de la plus faible à la plus grande intensité de la vie urbaine, résonnance contrastée dans les grandes villes entre les « réserves » des citoyens (Simmel [1858], 2013) et leurs étonnements et curiosités partagées, fruits des mutations urbanistiques. Parce que les aménités des lieux adviennent de diverses manières, elles tiennent, on le sait, à l'aménagement, au bâti et aux matériaux comme aux végétaux, à la disposition des proximités perceptives dans une trame verte ou commerçante, par exemple ; elles tiennent également à ce qui fait le propre de l'urbanité : les rencontres, les échanges furtifs et impersonnels, les rituels quotidiens ou festifs, ou encore les communions éphémères. Nous pouvons en effet tenir pour acquis que l'ordinaire de l'animation urbaine concourt à développer des combinaisons sensibles d'aménités urbaines mais aussi, sur le versant opposé du tapage et des appropriations, de mise au banc. Elle peut instituer un espace ouvert qui se déploie et se déplie selon les rythmes urbains, les tempos, les cadences du quotidien ou au moment éruptif de l'événement, comme elle peut disqualifier des espaces maltraités.

Ces premières indications ne peuvent suffire à saisir ce que recouvre la notion d'« animation » dans la mesure où, si elle est spontanément dépendante des modes de vie urbains, elle est également volontairement mise en œuvre par différents acteurs, pour des raisons et des visées fort différentes. On relève ainsi différents types d'acteurs professionnels tels que : programmateur d'événement, accompagnateur de renouvellement urbain, artiste, animateur socioculturel, médiateur, scénographe, architecte, urbaniste, sociologue, paysagiste, géographe, défenseur du patrimoine, etc. Selon les cas et l'agenda calendaire, le centre ville, le quartier, la friche urbaine, les rues piétonnes ou encore le parking d'un centre commercial se transforment en autant d'espaces ouverts à un plus large public. Le public est, de fait, l'acteur indispensable à toute action d'animation. Il peut se muer en foule de spectateurs dans

⁶ Voir par exemple le film documentaire de Claire Larderet : *Main mise sur la ville*.

le cadre de l'événementiel ou, le temps d'une opération de renouvellement urbain, participer à un projet collectif, et se reconnaître comme citoyens informés et actifs.

L'expression « animer l'espace public » recouvre donc l'ensemble des actions d'animation conduites par ces acteurs à des échelles et des temporalités variables. Déplions quelques domaines ou catégories d'actions :

1- Il est des situations où l'animation de tel ou tel secteur constitue la finalité du projet d'aménagement et se veut pérenne quoique soumise aux métamorphoses urbaines. Ainsi, les murs végétaux donnent vie aux façades selon les saisons, les jets d'eau opposent leur bruissement aux bourdonnements du trafic, les nuages d'eau invitent les passants à jouer, les plates-bandes et les embellissements végétaux dessinent des motifs, l'œuvre d'art devient un repère surprenant.

2- L'animation de l'espace public appartient non seulement à l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture mais également à l'histoire des passions populaires et des débordements festifs – carnaval, fête foraine, joute sportive - et des arts de la rue, qu'ils se revendiquent ou non comme tels. Le développement de l'animation socio-culturelle et artistique dans nombre d'espaces ouverts (rue, place, parc, friche) et accessibles au grand public est désormais l'une des missions des politiques publiques qui scandent l'agenda national et local (fêtes de la musique, du patrimoine, festivals, biennales, événements sportifs, etc.). L'animation artistique, puisant aux sources de tous les arts, accompagne aujourd'hui de nombreux projets urbains de rénovation ou démolition. Le chantier est parfois l'objet même de l'animation.

3- La vie urbaine se manifeste également de façon spontanée aussi bien que ritualisée : en différents lieux, se livrent les routines du quotidien et les règles de vie en commun mais également nombre de micro-événements ; sous ses différentes faces s'exprime une forme de vie sociale. L'animation a donc partie liée avec des pratiques habitantes plus ou moins informelles, routinières, improvisées. L'organisation des échanges commerciaux, dans toutes les sociétés, génère les sociabilités urbaines tels que le marché ou la foire. L'expression « la rue animée », évoque la rue marchande, là où la foule se fait et se défait. Plus encore, les flux, les circulations, les échanges liés aux mobilités piétonnes animent tous les lieux-mouvements qui les accueillent : la gare, le métro ou le tramway. L'espace public sensible advient ainsi comme espace où se recompose, en situation, impressions sensibles et interactions sociales, actions pratiques et phénomènes ambiants.

Toutes ces actions procèdent de différents registres spatiaux et temporels qui nous invitent également à interroger ce qu'il en est de leur finalité sur nos expériences sensibles, lors de nos traversées passantes, de nos pauses habitantes. La philosophe Christine Buci Glucksman (2003) montre combien « l'attente », cet « accueil du temps », et cette « attention » que nous évoquons plus haut⁷ peut « donner lieu à une 'esthétique' qui ne serait plus une science du juger ou une histoire de l'esprit, mais bien une exploration transversale des sensibilités, une *aisthesis* » (p. 65). Là s'inscrit l'éphémère de nos perceptions sensibles qui ne se réduit pas à l'événementiel mais introduit l'idée du « moment favorable », de l'occasion, des discontinuités et fragmentations temporelles que la notion d'animation invite à penser. Nos manières sensibles de percevoir les espaces publics animés en révèlent-elles ou non l'esthétique ?

⁷ Qu'elle nomme précisément « art de l'attention et de l'attente ».

Dans l'exploration de l'espace de la ville, la marche est sans doute le paradigme de cet éphémère que nous expérimentons tous. Jean-François Augoyard (1979) en a décrit les enjeux pluridisciplinaires et a découvert une rhétorique cheminatoire qui redonne toute sa place au corps de l'expression habitante et à son fond imaginaire. La marche, en tant que déplacement et forme qui sculptent le temps et l'espace par les traces qu'elle inscrit et qu'elle prélève⁸, explore les grands opérateurs de l'éphémère : les rythmes, les motifs, les matériaux. La marche se fait parfois légère jusqu'à devenir pas de danse afin de « penser l'éphémère comme une valeur positive », comme le suggère Christine Buci Glucksman, comme un « un savoir du léger » et une conquête tout à la fois :

L'éphémère est une conquête – écrit-elle –, un moment favorable puisque chaque jour, chaque heure sont différents comme l'indique l'étymologie (*ephéméros*). L'éphémère capte un temps dans les flux imperceptibles et les intervalles des choses, des êtres et de l'instant. Tout ce qui est “entre” et peut échapper à la présence du présent. Il implique donc une stratégie existentielle ou politique attentive à l'imprévisible. Une esthétique donc, mais aussi une politique, au sens d'Hannah Arendt qui a fait des apparences et d'une visibilité plurielle les conditions mêmes d'un espace public de plus en plus acosmique. (*Ibid.*, p. 25-26)

Contributions

La thématique de ce numéro porte sur les modes d'animation de l'espace contemporain, qu'ils soient intentionnels ou non, à l'origine d'habitants, d'élus ou de citoyens, d'artistes ou de professionnels de l'urbain. Deux axes principaux de questionnement et d'analyse ont présidé à l'appel à communications :

- L'intervention urbaine (sur et dans la ville) en tant que processus d'animation dans le cadre de projets urbains (rénovation, construction, démolition, aménagement, et toutes actions qui participent au projet comme les visites de site, les actions artistiques), de politiques culturelles ou mémorielles, ou encore dans sa dimension manifeste à partir d'initiatives partenariales ou de toute autre situation documentée.

- Les pratiques vernaculaires et la création habitante au même titre que l'activation artistique, la coopération citoyenne dans différentes situations d'animation formelle ou informelle. L'événement ordinaire et ses pratiques associées marquent en effet la dimension proprement temporelle de la vie urbaine et en interrogent les formes. Les arts du quotidien et les arts de la rue peuvent également permettre d'appréhender les temporalités urbaines : tempo, rythme, cadence...

Ces deux registres se superposent parfois et les contributeurs ont été invités à discuter les différentes significations de ces pratiques d'« animation », selon les points de vue considérés, à rendre compte des processus situés, depuis les intentions des acteurs jusqu'aux conséquences de l'action.

Les contributions qui composent ce numéro spécial proviennent de disciplines différentes : architecture, art, sociologie, géographie, sciences politiques, et ouvrent le dialogue entre diverses démarches d'enquête et situations. La fabrique de la vie citadine en est ainsi éclairée, de même que les conséquences de cette « activation » de nos modes de vie, et ses incidences sur la qualité de la vie urbaine.

⁸ Comme en rend compte par exemple l'artiste-enquêteur Hendrick Sturm.

A la lecture de ces contributions on se doit de constater la grande variété des entrées possibles dans la question de l'animation. Loin d'être homogènes ou procédant d'une même orientation, les articles ouvrent à chaque fois une perspective différente en la matière. Cette thématique de l'animation est pour ainsi dire mise en variation. Mais encore, si l'animation peut fonctionner comme un révélateur des dynamiques urbaines contemporaines, comme un analyseur des espaces publics en devenir, elle n'en demeure pas moins une notion problématique qu'il convient d'interroger en tant que telle. A cet égard, trois acceptions possibles semblent traverser la notion d'animation. D'une part, l'animation implique l'idée de vitalité. Animer signifie ici *donner vie* à l'espace public, lui insuffler de la vie, comme s'il était moribond et qu'il avait besoin d'être ré-animé. D'autre part, l'animation renvoie à la mobilité. Animer l'espace public, c'est ici le *mettre en mouvement*, c'est lui impulser une dynamique. Enfin, l'animation relève de l'idée de tonalité. Animer l'espace public c'est donc *mettre de l'ambiance*, doter l'espace public d'une certaine atmosphère, d'une certaine tonalité affective. On peut alors se demander comment s'articulent ces trois versants et quels en sont ses traductions et enjeux en termes urbain.

Trois grandes lignes traversent ainsi l'ensemble des contributions, permettant de mettre à jour les enjeux d'une telle thématique.

Premièrement, l'animation conduit à s'interroger sur la part socio-esthétique des expériences habitantes et des processus urbains à l'œuvre. Le problème est alors de comprendre comment le monde sensible s'articule au monde social, s'enchâsse dans des formes de vie sociale, des manières d'être en public et des façons de faire la ville.

Deuxièmement, l'animation nécessite d'être questionnée dans sa profondeur historique, anthropologique et phénoménologique. C'est au prix de ces divers cadres d'analyse qu'elle acquiert une dimension heuristique et devient véritablement opérante. A cet égard, l'animation procède de multiples encadrements qui tout à la fois la déploient et la bordent.

Troisièmement, l'animation procède d'enjeux politiques de toute première importance et nécessite de mettre en œuvre un regard critique. Si l'animation s'inscrit de plain-pied au sein de l'économie capitaliste actuelle elle en subit par là-même ses effets. La notion même d'animation peut alors être parfois inquiétée, reformulée, ou bien travaillée dans diverses versions allant de la qualité urbaine à la standardisation, du divertissement à la résistance.

L'article d'Alessandra Cirafici donne une profondeur historique à l'animation urbaine en s'intéressant au Naples de l'âge baroque. L'attention portée à la « machine de la fête baroque » et à ce moment historique clef permet de mettre l'accent sur le rôle initiateur que joue l'architecture éphémère dans la construction urbaine. Catalyseur d'une expérimentation aussi bien urbaine que sociale, l'éphémère devient ici une catégorie pour questionner l'animation et la contextualiser dans un temps long. L'animation convoque tout autant le temps long de l'histoire que les rythmes du corps en mouvement. Avec l'article de Julie Perrin il s'agit de faire un pas de côté et de prendre l'idée d'animation à contrepied. D'une certaine manière, le propos est de la travailler en creux, en redonnant toute sa force à l'état de rêverie et au flottement du temps. S'intéressant à une proposition artistique de la chorégraphe Myriam Lefkowitz, il est montré avec force détails comment l'expérience artistique de la ville peut donner lieu à de nouvelles manières de l'éprouver et de l'imaginer. Au plus près du corps sentant, cette phénoménologie invite une expérience du monde autre. Si une critique de l'animation émerge indirectement de certaines propositions artistiques, elle peut être abordée plus directement quand on s'interroge sur les manières de faire la ville actuelle. Ainsi, l'article de Valentin Clavé-Mercier questionne lui aussi l'idée d'animation en la confrontant de son côté aux pratiques de conception et de gouvernance urbaines. Cette fois-ci, c'est en se plaçant au plus près des logiques entrepreneuriales que deux places publiques madrilènes sont mises à

l'épreuve de la vie urbaine. On voit alors émerger deux versions très différentes de l'animation contemporaine, l'une à caractère principalement commercial et l'autre reposant essentiellement sur une logique citoyenne. Mais si on peut s'intéresser aux logiques contemporaines de faire la ville, on peut également s'interroger sur l'épaisseur sociale et culturelle de l'animation faite au quotidien par les habitants. L'article de Catherine Gautier permet d'affirmer la place des pratiques populaires et de la mémoire collective dans l'animation de certains quartiers de Saint-Etienne. A partir d'une entrée socio-anthropologique, il s'agit de montrer comment l'animation émerge des sociabilités ordinaires dans la ville et mobilise en particulier les ressources que sont les cafés cosmopolitiques et les pas de porte. A l'heure où l'animation devient l'objet de stratégies urbaines, que dire et que faire de ces lieux générateurs d'animation et pourtant au devenir incertain dans les villes en décroissance ? Par un tout autre cheminement, l'animation ordinaire des rues peut aussi être observée, moyennant une attention toute particulière aux allers et venues des passants. Avec l'article de Dimitra Kanellou il s'agit de rendre compte d'une rue du centre historique d'Athènes en s'intéressant aux passages et aux micro-événements qui forment la contexture de l'animation d'un lieu. Si celle-ci émerge de la grande diversité des gestes en situation, elle implique également les aménagements urbains et dispositifs matériels qui la rendent possible. L'ethnographie des conduites s'ouvre ainsi sur une réflexion sur la transformation des espaces de mobilité piétonne. L'animation peut être observée mais également écoutée. Tel est le cas avec l'article de Nicola Di Croce qui, moyennant une écoute de certains espaces de Grenoble, s'interroge sur la place des groupes de SDF dans la ville et sur leurs pratiques de territorialisation sonore. Les questions de cohabitation, de voisinage et d'hospitalité sont ici passées au filtre d'une entrée sonore. Le son devient alors le révélateur d'une animation faite de tension et de conflit, tout autant que d'une question politique non résolue relative à l'accueil de la marginalité dans l'espace public. Enfin, si l'animation se prête à l'usage de méthodes ethnographiques, elle peut aussi être mise à l'épreuve de la recherche-crédation. L'article de Léna Massiani s'inscrit dans cette perspective en proposant diverses expérimentations avec les habitants. Partant d'une démarche participative et collaborative, il s'agit de sensibiliser le corps habitant, de mobiliser ses ressources et d'activer ses potentialités pour opérer une lecture et une composition sensibles des espaces publics. D'une certaine manière, l'animation est explorée ici en termes d'immersion et d'imprégnation, la danse fonctionnant comme un révélateur pour éprouver l'espace urbain et ses effets imperceptibles.

Bibliographie

- Augoyard, Jean-François. 1979. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris : Seuil.
- Bailly, Jean-Christophe. 2013. *La phrase urbaine*. Paris : Seuil.
- Bailly, Jean-Christophe. 1992. *La ville à l'œuvre*. Paris : Éditions J. Bertoin.
- Buci Glucksman, Christine. 2003. *Esthétique de l'éphémère*. Paris : Galilée. 2003.
- Goffman, Erving. 2013. *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*. Trad. et postf. Daniel Céfai. Paris : Economica, coll. « Études sociologiques ».
- Joseph, Isaac. 2004. *Meteor, les métamorphoses du métro*. Paris : Economica, collection « Études sociologiques ».
- Rancière, Jacques. 2000. *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. Paris : La Fabrique Éditions.
- Schifano, Jean-Noël. 2007. *Dictionnaire amoureux de Naples*. Paris : Plon.
- Simmel, George. 2013 [1858-1918]. *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris : Payot.